L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 18 NOVEMBRE 1889. 63ème Année

[illegible] Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 18 NOVEMBRE 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE.

Un an $12 00
Six mois 6 00
Trois mois 3 00
Un mois 1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

EDITION DU DIMANCHE.

Un an $2 00

VENTES DE CE JOUR.

Par W. I. Hodgson & Fils—Au coin sud-est des rues Dryades et Delord (ou Howard avenue)—Un lot de groceries, liqueurs et effets mobiliers.

L'extension du réseau téléphonique en France.

Nous avons résumé, récemment, deux décrets relatifs aux communications téléphoniques—décrets qui ont été insérés au *Journal officiel* du 23 octobre. L'un de ces décrets avait pour objet de fixer, sur les réseaux urbains et interurbains, la taxe des communications téléphoniques, quand celles-ci ne sont pas soumises au régime de l'abonnement; l'autre autorisait et réglementait la transmission téléphonique des télégrammes. L'importance de la réforme exposée dans ce dernier document est telle, que nous croyons utile de reproduire le rapport où M. Tirard, président du conseil, en a ainsi tracé les grandes lignes :

RAPPORT

AU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Monsieur le président,

L'une des applications les plus utiles du téléphone consiste dans la transmission téléphonique à un bureau télégraphique du texte d'un télégramme destiné à être expédié par ce bureau.

Jusqu'à ce jour, cette transmission s'est effectuée gratuitement sur les réseaux de l'Etat; mais la Société générale des téléphones ne l'avait autorisée sur ses réseaux que moyennant le paiement d'une prime d'abonnement de 50 francs.

Aujourd'hui que l'Etat exploite directement tous les réseaux urbains, il n'est pas possible de laisser subsister cette dualité de régime et il semble qu'il n'y ait d'autre alternative que de faire bénéficier de la gratuité les anciens abonnés de la Société, ou bien de soumettre à la prime d'abonnement tous les abonnés de l'Etat.

Je vous propose d'adopter en principe la première solution, mais en la tempérant toutefois par une exception. Elle porte sur les villes où existe un réseau souterrain. Elle a pour but de prévenir l'encombrement dans des milieux où l'espace réservé aux fils est limité par la canalisation dont ils doivent suivre le tracé. Grâce à cette précaution, j'estime qu'il est possible d'étendre la transmission gratuite des télégrammes par le téléphone.

Mais si cette faculté peut rendre d'utiles services dans les centres qui possèdent un bureau télégraphique, elle devient d'une importance capitale pour les communes qui en sont dépourvues. Le projet de décret que j'ai l'honneur de vous soumettre a précisément pour principal objet de mettre à leur disposition ce nouveau procédé de communication en faisant des principes de la législation en vigueur une application nouvelle.

Dès 1864, l'administration des télégraphes, justement préoccupée de mettre le réseau télégraphique à la portée des agglomérations rurales, tout en restreignant autant que possible les frais de gestion, a créé une catégorie particulière de bureaux télégraphiques sous le nom de "bureaux municipaux." La ligne qui reliait la commune au réseau général devait être établie aux frais communs de l'Etat et de municipalité, le bureau installé dans un local appartenant à la commune ou loué par elle et géré par une personne de son choix. Ce système, qui a fait l'objet d'une réglementation particulière, a été reçu avec faveur et définitivement consacré par un décret en date du 11 février 1882, qui a fixé la part contributive des communes dans les frais d'établissement à 100 francs par kilomètre de ligne neuve à construire et à 50 francs par kilomètre de fil à établir sur appuis déjà existants.

Depuis cette époque, le nombre des bureaux municipaux n'a cessé de progresser. Il était en 1883 de 3,608; il est aujourd'hui de 4,971. Sur 2,871 chefs-lieux de canton, 2,842 possèdent un bureau télégraphique; il n'y en a que 29 qui en soient dépourvus.

Je vous propose de créer des lignes téléphoniques municipales et de leur étendre les dispositions du décret précité.

Cette innovation permettra aux municipalités de faire une économie sur les frais d'installation du bureau, car le prix de revient du poste téléphonique est moins élevé que celui du poste télégraphique.

De plus, au lieu de rechercher pour gérer le poste un agent spécial connaissant la manipulation de l'appareil télégraphique, il leur suffira de préposer à la transmission des télégrammes, en l'absence d'un receveur des postes, soit le receveur buraliste ou le secrétaire de la mairie, soit toute autre personne présentant des garanties d'honorabilité.

Lorsque plusieurs lignes téléphoniques municipales seront reliées à un même bureau télégraphique, ce bureau deviendra par la force même des choses un centre au moyen duquel pourront se mettre en rapport diverses localités privées jusque-là de moyens de communications rapides, et dans chaque commune le poste téléphonique lui-même pourra devenir un point d'attache pour les lignes téléphoniques d'intérêt privé qui rayonneront autour de lui.

Il est donc permis d'entrevoir le jour où toute personne éloignée d'une agglomération rurale, chef d'industrie, agriculteur, propriétaire, pourra posséder à peu de frais, dans l'intérieur même de son habitation, un appareil qui la mettra en rapport avec le réseau téléphonique local et, au moyen de ce réseau, avec le réseau télégraphique général.

Sans doute ces diverses applications de la téléphonie ne peuvent être immédiates, mais elles me paraissent devoir être dans un avenir peu éloigné la conséquence nécessaire de la mesure que j'ai l'honneur de soumettre à votre approbation.

Mais pour que ces résultats puissent se produire plus facilement, il importe que le réseau télégraphique cantonal soit complètement achevé. C'est pourquoi je vous propose de ne pas accorder le bénéfice des nouvelles dispositions aux vingt-neuf chefs-lieux de canton qui, jusqu'ici, n'ont pas cru devoir user des facilités qui leur étaient offertes pour s'assurer la possession d'un bureau télégraphique.

Que les télégrammes soient téléphonés par une ligne dépendant d'un réseau urbain ou par une ligne municipale, il importe qu'ils ne soient pas d'une longueur excessive; car l'agent télégraphiste ou téléphoniste est sollicité par des appels nombreux et répétés, et le bonne marche du service exige que son temps ne soit pas absorbé par la transcription de dépêches contenant un nombre de mots très supérieur à la moyenne des correspondances télégraphiques. C'est pour ce motif que le projet de décret limite à cinquante mots le texte du télégramme téléphoné.

Si vous voulez bien approuver ces diverses propositions, je vous serai reconnaissant de revêtir de votre haute sanction le projet de décret ci-joint.

Je vous prie d'agréer, monsieur le président, l'hommage de mon profond respect.

*Le président du conseil
Ministre du commerce, de l'industrie et des colonies*

P. TIRARD.

Il résulte donc, de ce rapport et du décret qui l'a suivi, que, désormais, des lignes téléphoniques municipales destinées à la transmission des télégrammes relieront les communes qui auront concouru à leur établissement à raison de 100 fr. ou de 50 francs par kilomètre. [illegible] la République française—une innovation des plus heureuses et des plus fécondes. Nous sommes [illegible] de l'étendre [illegible] au [illegible], pour en faire [illegible] tous les [illegible].

FEUILLETON.

LES Deux Mariages DE CÉCILE

—PAR—

V. VATTIER D'AMBROYSE.

TROISIÈME PARTIE.

La Revanche de Palmyre.

XVIII

LA DERNIÈRE CARTE DE MAXIME.

M. Detertre repoussa la porte, puis, faisant quelques pas vers Palmyre :

—J'étais loin, dit-il avec aisance, de penser vous rencontrer ici, mademoiselle.

—Il n'en a pas été de même pour moi, répliqua la vieille fille. J'espérais, ou, plutôt, j'avais la certitude de vous voir, puisque c'est bien ce matin, n'est-il pas vrai? que le docteur Dornan doit arriver, avec deux infirmiers du Bon Secours?

—Vous possédez de sûrs moyens d'information : je vous en félicite.

—Je pense, bientôt, mériter plus complètement vos éloges; mais cette guerre de mots est indigne de votre intelligence.....de la mienne. Je suis ici en amie ou en ennemie : choisissez!

—La tirade est belle, quoique légèrement surannée et au moins incompréhensible, dit Maxime, toujours railleur.

—Non pour vous, interrompit Palmyre, d'un ton très calme. Ma présence aux côtés de Mme de la Gérandaye (la vieille fille appuya sur ce nom,) maintenant Mme Detertre, vous a fait démêler parfaitement la force de mes révélations.

Maxime resta impassible.

—Mlle Fortin, dit-il, peut maintenant, se rendre compte du prétendu mystère planant sur cette maison. Elle a eu tout le temps de s'entretenir avec Mme Detertre, et, je n'en doute pas, elle se trouve absolument édifiée.....

—En ce qui concerne votre habileté! interrompit de nouveau Palmyre. Oh! monsieur, il y a longtemps que je l'avais appréciée à sa juste valeur.

—Vous ne serez donc pas surprise si je vous demande de laisser en repos une pauvre malade, qui a grand besoin de prendre des forces.

Cécile avait écouté, attentive. Ces derniers mots retrempèrent sa volonté.

Palmyre était son ennemie, mais sa présence prouvait qu'elle se sentait assez de pouvoir pour traverser les desseins de Maxime.

La jeune femme n'hésita pas.

—Restez, mademoiselle, je vous en prie, dit-elle. Le moment approche où je vais avoir besoin de faire reconnaître mes droits dans cette maison. Vous pouvez témoigner si je suis la malade que l'on doive, par prudence, arracher à ses enfants et séquestrer de la vie intelligente. Achevez votre œuvre : Une mère vous supplie de lui tendre la main.

Maxime n'avait pas pâli sous le regard de la vieille fille, mais les paroles de Cécile semblèrent le frapper. Néanmoins, sa voix resta assurée, lorsque, de nouveau, s'adressant à Palmyre :

—Voulez-vous, mademoiselle, demanda-t-il, éclairer d'un mot la fâcheuse erreur où vous semblez être tombée?

—Aucune erreur n'a été, n'a pu être commise, répliqua-t-elle. J'ai fait un nouveau voyage à Paris.....

Maxime s'avança précipitamment, sépara d'un geste brusque les deux femmes, et, entraînant Palmyre dans le réduit formé par l'embrasure de l'une des immenses fenêtres :

—Amie ou ennemie, venez-vous de dire, prononça-t-il rapidement. Soyez donc mon amie!

—A quelles conditions?

—Peu importe. Dictez: j'accepte tout.

—Tout! répéta-t-elle, attentive.

—Oui, tout. Pourquoi vous obstiner à me barrer le chemin....., à ne vouloir rien comprendre?.... Six mois, un an au plus de patience, et les derniers obstacles sont vaincus.... Votre pouvoir reste le même. Seulement je suis devenu libre, riche! Pesez la puissance de ce dernier mot, Palmyre. Les âmes fortes voient le but et ne se laissent pas décourager, alors même qu'il semble fuir devant elles.

—Et vous avez deviné celui que j'ai poursuivi, celui qui, deux fois, m'a échappé?

—Oui, Palmyre, car j'ai souffert, moi aussi, de ne pouvoir l'atteindre...... cruellement souffert. Est-il possible que vous n'ayez pas senti qu'à moi seul appartenait de conquérir le levier souverain, l'or qui nous manquait?

—Prenez garde! de telles paroles ne sauraient être impunément prononcées aujourd'hui..... Votre femme.....

—Est-ce donc à vous de renverser la fortune que vous pouvez partager?

—Ainsi, vous savez de quelle arme je puis user contre vous et vous désirez acheter mon silence?

—Votre silence! N'a-t-il pas tenu à vous d'être initiée plus tôt à ma vie, et seriez-vous de celles qui reculent devant les amertumes de la tâche? Il n'en est pas ainsi de moi. Lorsque je me suis donné un but, je marche vers le succès, quelles que puissent être les responsabilités.... Vous ne me connaissez donc pas entièrement? Je ne saurais vivre dans l'inertie et je ne tomberai pas sans lutte, parce que vous m'aurez repoussé au moment où j'allais pouvoir vous dire: Oublions le passé, marchons ensemble dans le présent triomphant!"

Maxime s'était penché vers la vieille fille fascinée, tremblante sous son regard brûlant..... Il le croyait du moins.....

Tout-à coup, Palmyre releva la tête :

—Vous allez droit au but, dites-vous, monsieur. Je suis ainsi. Du bien ou du mal reçu, je conserve une mémoire meilleure..... que la vôtre. Jamais la même main ne me souffletera deux fois!

L'heure si longtemps attendue est venue. Regardez!

Maxime se retourna, suivant des yeux la direction de la main de Palmyre. Il faillit pousser un rugissement de fauve.

XIX

LE DÉSESPOIR DE PALMYRE.

Cécile avait eu peur en voyant son mari entraîner la vieille fille.

Le secours promis allait-il, une fois encore, faire défaut? Et les atroces révélations qu'elle venait d'entendre ne provoqueraient-elles donc point sa délivrance?

Cette pensée surexcita son cerveau, affermit son cœur.

Non! elle ne souffrirait pas que l'on vînt l'enlever nuitamment pour la plonger dans la hideuse promiscuité d'une maison de fous!

Elle-même irait au-devant du docteur Dornan et lui parlerait comme jamais jusque-là elle ne l'avait fait.

Maxime ne serait pas accusé, mais une protestation formelle prouverait que la jeune femme ne subissait pas docilement l'abominable contrainte que l'on voulait lui infliger.

Le docteur ne pourrait pas hésiter à lui faire rendre justice, et, s'y refusât-il, le vieux Gilles Martin n'était pas si affaibli par l'âge qu'il n'accourût aux cris de sa chère maîtresse, suivi par Catherine, dont les bons sentiments se réveilleraient sans peine.

Tout ceci, très long à décrire, en un instant Cécile le sentit.

Cependant, et soudain, atteignant le devenir [illegible] folle : Madeleine Bourdin [illegible], en lui tendant les bras.

—Félix! gémit la pauvre mère. Ah! puisque vous êtes ici, Félix est mort!

—Ne craignez rien, Félix est en bonne santé et nous le délivrerons, comme vous, du meurtrier.

Palmyre avait vu, avait entendu, pendant que Maxime, jouant avec audace sa dernière carte, essayait encore de fasciner celle qu'une haine aveugle, signal de ruine, désignait à son esprit subtil comme l'ennemie, la redoutable ennemie.

Mais, à présent, ce n'était plus contre Palmyre seule que la lutte s'engageait. Madeleine revenue, Madeleine qu'il avait tant cherchée et de qui Cécile attendait le salut de Félix!....Cela voulait dire que des pièges avaient été vainement tendus; cela signifiait que la justice, trop tardive mais sûre, s'avancerait enfin.

Et, il [illegible] encore [illegible] tout jusqu'à la dernière seconde, car l'audace peut subitement changer une situation désespérée.

D'ailleurs, le docteur Dornan ne voudrait pas avouer qu'il avait pu se tromper, ni, surtout, qu'il avait subi, dans le triste diagnostic porté sur la jeune femme, l'influence du mari.

Il ne fallait pas se laisser troubler. Il fallait tenir intrépidement contre la tempête. C'est lorsque l'on tremble que la victoire peut échapper; mais la fortune aime les audacieux : on la mettait à bout d'énergie!

Il salua Madeleine.

—Je désespérais de vous revoir jamais au château, dit-il.

—Je n'y reviens pas seule, répliqua-t-elle froidement. Le métier me sait de pair avec le docteur Dornan.

—Vous avez eu le soin de prévenir M. Dornan?

—Vous n'en pouvez douter! s'écria-t-elle, indignée. Je n'aurais pas exposé de sûreté de nouveau le dernier fils de mon pauvre Armand.

—Vous avez pourtant aidé sa mère à commettre la plus grave des imprudences. On expose un enfant aussi faible en le changeant de milieu.

—Tenez, ne parlez plus ou défendez-vous, si vous pouvez!

—Je me défends en vous ordonnant de quitter sur-le-champ cet appartement. La santé de Mme Detertre ne supporterait pas une veille plus prolongée.

—Restez, Madeleine, restez! supplia Cécile.

—Ne craignez rien, madame; le temps de trembler est passé pour vous, dit la vieille femme, en se rapprochant de Cécile avec les marques du plus profond respect. Ah! poursuivit-elle amèrement, si j'avais toujours fait mon devoir, j'aurais été pour vous ce qu'Armand m'ordonnait d'être; je vous aurais un peu consolée, à force d'amitié, et vous ne seriez pas tombée aux mains d'un monstre.

—Cette scène ridicule a assez duré, dit nettement Maxime. J'ai fait preuve, je crois, d'une patience rare; mais, à présent, mes ordres doivent être respectés.

—Quels ordres donnez-vous donc, monsieur? demanda le docteur Dornan, qui sortit de la pénombre du vestibule.

—Ah! cher docteur, vous me sauvez de la pénible extrémité d'imposer ma volonté. Parlez pour moi. Faites comprendre à Madeleine Bourdin le danger qu'elle fait courir à Mme Detertre. Une crise nouvelle et plus redoutable que les précédentes peut en résulter.

—Croyez-vous encore au danger?....

—Et vous, docteur, interrompit Maxime, pouvez-vous compter sur une amélioration après la longue et minutieuse étude à laquelle vous vous êtes livré?

—En écartant la cause du mal, on supprime le mal lui-même, répliqua froidement M. Dornan. Jetez le masque: il ne saurait plus tromper personne. Vous le comprenez sans peine en nous voyant réunis, Mlle Fortin, Madeleine et moi autour de madame.... autour de celle que je croyais malade.

Maxime se redressa, dédaigneux.

—M'avez-vous cru capable de m'abaisser à la prière? dit-il. Et de quel poids pourront être vos menaces déguisées? Parlez tous trois clairement, je suis prêt à répondre.

—Le soin de vous questionner ne nous regarde plus.

—En vérité! répéta-t-il, ironique. Je ne reconnais cependant à personne le droit de s'engager en mes affaires, comme vous dites.

—Vous le reconnaîtrez à la justice, dit Palmyre Fortin qui, seule, avait gardé son sang-froid.

—Une semblable intervention est impossible. Dans l'intérêt même de Mme Detertre, car vous ne pouvez empêcher qu'elle soit sous ma dépendance, vous éviterez tout scandale nouveau.

—Nous n'éviterons rien de ce qui est nécessaire pour sauver les vivants et venger les morts! s'écria Madeleine avec exaltation.

—Vous comprenez mal notre situation respective : Mlle Fortin eût pu vous la mieux expliquer.

—Mlle Fortin a fait le nécessaire, répondit Palmyre, toujours calme, et M. Bernard Desrieux, ainsi qu'une personne appelée Laura, viendront attester la vérité de mes paroles.

—Finissons-en avec ces demi-révélations. Que savez-vous de moi? Rien.

—Rien! répéta Cécile dans un cri d'horreur.

—Non, madame, ou, du moins, des faits très vagues, dénués de preuves. Je ne parle pas ainsi pour essayer de repousser une responsabilité trop lourde. Je suis, au contraire, disposé à vous apprendre ce que vous ignorez, tellement je suis certain de votre impuissance à me perdre.

Maxime avait de raison de compter sur son audace. M. Dornan, Palmyre, Madeleine, Cécile cherchaient en vain le mot qui put le terrasser.

Il sourit, son œil s'anima, et, profitant de l'agitation de ses auditeurs, il se plaça près de la porte, de manière à ménager sa retraite.

—Je ne reviendrai pas, dit-il, sur les souffrances de ma jeunesse, sur les causes qui me firent abandonner Paris. Mlle Fortin a été bien servie par sa haine. Elle a découvert mon secret; mais plusieurs choses lui semblent encore rester à l'état d'énigmes; ces choses, je veux les expliquer.

J'appris, autrefois, qu'elle s'étonnait du nombre de lettres arrivant, timbrées de Paris, à mon adresse. Un instant même elle fut sur le point de se rencontrer, chez moi, avec une personne dont le dévouement ne m'a jamais fait défaut et que je puis nommer aujourd'hui, car elle est morte.

C'était une vieille cousine de ma mère, j'avais tout pouvoir sur son esprit.

Mlle Fortin l'entrevit quand, pour la première fois, elle se rendit chez Bernard Desrieux.

Par ma cousine, je pus me lier avec le chimiste. Par elle, j'obtins les substances dont j'avais besoin, son adresse ayant réussi à faire échouer les tentatives nouvelles de Desrieux, sans que celui-ci pût accuser l'humble servante.

J'arrivai ainsi à mon but. J'y serais encore arrivé, même après le départ de Félix. J'étais parvenu à retrouver la trace de Madeleine, et je pouvais compter que ma cousine n'hésiterait pas à faire le voyage pour voir l'enfant, fût-ce un seul, un précieux instant.

Une correspondance active s'échangea dans ce sens; par malheur, ma complice est morte!....

—Ne tremblez donc pas! poursuivit Maxime en dominant, du regard, ses auditeurs. Ignorez-vous qu'il existe des êtres créés pour ce que vous appelez niaisement "le mal", comme il en existe d'autres rivés à la chaîne "du bien"?

Le bien, le mal, mots vides de sens. Une seule affaire doit être suivie: celle du succès.

La fortune vous a-t-elle favorisé? Le droit est sauf.... Vous a-t-elle trahi? Disparaissez de la scène sans vous plaindre, ou trouvez le moyen de rétablir sûrement votre empire.

Voilà la force, voilà la vérité!....

Que pouvais-je donc, moi, pauvre, moi, obligé de compter uniquement sur mon génie, si je ne voulais succomber dans une lutte disproportionnée?.....

Ah! oui, je devais, n'est-ce pas, travailler honnêtement? Travailler, pour arriver, exténué, épuisé, à gagner juste de quoi ne pas mourir de faim!.....

J'aurais dû oublier que mon cerveau, mon esprit étaient créés pour les plus vastes pensées.... J'aurais dû rabaisser la vie débordant mon âme et me faire, corps inerte, le jouet de ceux à qui la fortune permettrait de se passer de mes talents!

Je ne l'ai pas voulu. J'ai espéré dompter le hasard. A quel prix? Peu importe!

Si des obstacles barrent mon chemin, je les brise ou ils me brisent.... Nous verrons l'issue du combat engagé; mais je ne reculerai pas plus aujourd'hui, que je n'ai reculé au temps où, devant moi, je trouvais une porte facile. Bonsoir.

....

En survivant ici, meurtri de mon échec, je fus témoin de l'insolent bonheur de M. de la Gérandaye.

Fortune énorme, femme charmante, beaux enfants, situation prépondérante, s'il avait possédé l'intelligence nécessaire pour dominer les vicomtes [illegible] par son mariage.

Mais non. Il vivait en propriétaire au crâne épais, attentif, surtout, quand on parlait chevaux, récoltes, fumure,....

Vous, madame, qui le pleurez si amèrement, vous lui aviez ouvert un bien large crédit! Et moi j'ai eu trop tôt, car, en ce monde, deux ou plus comment [illegible] à faire, de l'inconscient bonheur, le plus grossier paysan.

Mme de la Gérandaye me plaisait. Elle était belle, timide, d'un caractère passif.... Son mari l'aimait follement, il la ferait héritière de ses biens, dans le cas où les enfants viendraient à succomber.

Mon plan fut simple.

Je me mis en relations avec le châtelain de la Gérandaye: j'avais un moyen sûr, impénétrable : le poison dérobé chez Bernard Desrieux.

Un premier enfant, puis un autre disparurent dans des conditions que j'eus soin de faire ressortir par des demi-mots, des questions mystérieuses dont les envieux de la jeune femme n'hésitèrent pas à s'emparer.

Ne devais-je pas préparer mon futur rôle de sauveur?

Une première tentative sur M. de la Gérandaye resta infructueuse. On j'avais mal calculé la dose à employer, ou une cause fortuite en avait détruit l'effet.

Le bal fameux de la sous-préfecture vint me rendre l'occasion désirée.

Chargé par Mme Provenchère d'éloigner celle que l'on voulait mettre au ban de la société, je saisis un moment favorable, M. de la Gérandaye croyant à une simple indisposition de sa femme, l'avait emmenée au buffet du bal.

Le flacon empoisonné ne me quittait pas. Je le vidai tout entier dans un verre de punch que le gentilhomme absorba....

Une sorte de gémissement étouffé interrompit la hideuse narration, et soudain Cécile, marchant d'un pas automatique, se dressa, menaçante, devant le misérable.

—Je n'avais donc pas épuisé toute la lie de douleur! dit-elle d'une voix sourde. Il m'était donc réservé d'apprendre que j'avais placé ma main, non dans la main du complice du crime, mais dans celle du meurtrier lui-même!

Supplice pareil au mien a-t-il jamais été enduré?.... Pourtant, à cette heure, je respire, enfin, car tout vient de m'aider à briser la chaîne monstrueuse, aux nœuds de laquelle je me débattais vainement.

L'audace et la haine me font libre! Vous avez trop compté sur ma faiblesse. Mon cœur n'est pas entièrement mort. Il possède assez de battements pour me donner le courage de vous livrer à la justice.

—La justice! Vous n'oseriez!....

—J'oserai tout pour laver le nom de Félix de la honte que vous y aviez imprimée.

—Et vous déshonorerez celui de Roger!

Elle tressaillit, mais la flamme de son regard ne s'éteignit pas.

—Vous aviez condamné la mère innocente de Félix, répondit-elle. Roger, plus tard, pourra répudier le nom de son père. J'avais, je n'ai trouvé aucune énergie pour conjurer les suites de vos affreuses combinaisons; mais, aujourd'hui, rien ne m'empêchera de remplir mon devoir et de venger mes morts bien-aimés! Justice sera obtenue, dussé-je ne trouver aucun appui parmi ceux qui gardent le silence devant vous.

—Nous méritons ce reproche, s'écria Madeleine Bourdin, car, au lieu d'agir, nous restons à entendre un malfaiteur qui se vante de ses crimes.

—Les mesures prises contre la prétendue folle tourneront à la porte de l'assassin, dit le docteur Dornan.

—Je saurai y échapper! s'écria Maxime.

Il ne put ajouter un seul mot. La main froide et comme morte de Cécile, venait de s'abattre sur sa main.

Grandie, en quelque sorte, la jeune femme se relevait, implacable, menaçante, prête à la lutte.

Frémissant malgré lui au contact de cette dernière glacée, dardant sur le regard qui le dominait de toute la force d'un désespoir surhumain, son cerveau se troubla....

Il recula pas à pas, ouvrant pénétrer dans ses veines le frisson de la peur.

....

Le retentissement lugubre du choc d'un corps qui se brise sur les dalles de marbre, se confondit avec l'épouvantable cri exhalé par Palmyre.

Maxime gisait, sanglant, le crâne ouvert, au bas de l'escalier.

Toujours reculant devant Cécile, il avait franchi le seuil de la porte mal close et le large palier du premier étage, sur la marche supérieure duquel son pied venait de glisser.....

Une sorte de miracle avait préservé Cécile. Les longs plis traînants de sa robe s'étaient trouvés sous les pas de Palmyre qui, voyant le danger, s'élançait pour secourir Maxime.

Car c'était bien lui qu'elle avait voulu sauver. On n'en eût pu douter maintenant, où, agenouillée près de lui, elle soulevait en tête et défaillait de le maintenir sous des baisers fous!

Une ardente explosion de ses sentiments, si longtemps comprimés, venait de se faire jour.

Les mensonges, l'ingratitude, l'abandon éhonté, égoïste, la suprême injure reçue, les épouvantables crimes de l'homme qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait tant encore, tout se confondait en un désespoir farouche dont, par pitié pour sa raison, M. Dornan fut obligé de respecter l'exaltation.

—Elle aurait morte, peut être, si on l'eut contrainte au silence.

Elle se répandit en malédictions contre Cécile, contre elle-même, ce [illegible] passionnée à Maxime, et accusait le docteur de ne rien faire pour sauver le misérable.

Elle se refusait à croire que rien ne pouvait plus conjurer l'issue inéluctable.....qu'à peine deux ou trois heures d'existence inconsciente restaient à l'assassin.

—Dieu est juste! dit Madeleine en serrant dans ses bras Cécile, qui se tenait droite, sans voix, sans regard, appuyée à la rampe de l'escalier, et qui s'abîmait sous l'écroulante de la vieille femme.

Oui, Dieu est juste! Vos malheurs, madame, ne feront pas, une fois de plus, la joie des méchants. Nous garderons bien le secret. Personne n'apprendra ce que nous voudrions pouvoir oublier.

Oh! Madame, parlez-moi, reprenez courage! Je reviens pour vous servir, pour veiller sur vous, pour essayer de racheter mon crime d'autrefois! Je vous aime, maintenant, comme j'aimais mon cher Armand et comme j'aime son cher Félix....

L'amour avait bien inspiré Madeleine. Les noms d'Armand et de Félix arrivèrent au cœur de la pauvre martyre, ses larmes coulèrent, larmes bien amères, mais où, pourtant, s'alliait le sentiment de la délivrance.

Avant la fin du jour, Maxime était mort: Palmyre ne l'avait pas quitté un moment. Le docteur se chargea de la reconduire chez elle. Il se chargera, également, des démarches urgentes, en même temps qu'il se portait fort de donner aux événements une tournure de vraisemblance suffisante.

Les commentaires, naturellement, ne firent point défaut et, une fois encore, Cécile devint le texte d'entretiens les plus malveillants. Cependant, la curiosité publique se trouva bien déçue.

On avait compté sur Palmyre Fortin pour obtenir des éclaircissements. Mais, tout de suite après les obsèques de Maxime, la vieille fille quitta la ville, sans faire confidence à personne du lieu choisi pour sa retraite.

Ensuite, nulle mesure n'étant prise par les magistrats, force fut aux plus obstinés de croire que le docteur Dornan avait dit la vérité entière, ou de se résigner à ne rien apprendre davantage.

En conséquence, on se borna à répéter que le château de la Gérandaye était une demeure maudite, et la châtelaine une femme qui portait malheur.

Témoin, la triste fin de son second mari, un homme admirable dont le dévouement, le courage, l'abnégation n'avaient pu désarmer la fatalité pesant sur tout ce qui approchait L'ANCIENNE REPROUVÉE.....

XX

QUATRE ANS PLUS TARD.

Le crépuscule d'une splendide journée de septembre commençait à s'étendre sur un petit vallon regardant la Méditerranée.

Caché au milieu de grands arbres et d'arbustes odoriférants, une modeste maison laissait entrevoir, de la véranda courant autour de son unique étage, la ligne bleue des flots se confondant avec la ligne blanche de la grève.

Le calme de la soirée était profond. A peine si le murmure de la mer et le frémissement du feuillage en troublaient la reposante douceur.

Etendue sur une chaise longue, disposée à la meilleure place de la véranda, Cécile laissait errer ses yeux du ciel à la terre, et semblait prêter l'oreille à une voix absente, dont les accents faisaient poindre une lueur [illegible] ses [illegible] mates.

—Bientôt, Armand, bientôt nous serons réunis! murmura-t-elle en un faible soupir.

—Mère, je t'apporte un gros bouquet d'héliotropes, dit joyeusement un jeune garçon de onze ans environ, en faisant irruption près de la malade.

—Voulez-vous bien ne pas parler si fort! monsieur Félix, gronda une voix émue. J'ai beau vous recommander....

—Je suis un franc étourdi, c'est vrai, répliqua Félix; mais aussi, regarde ma chère maman. Elle a si bonne mine, que cela m'a mis la joie au cœur.

Madeleine Bourdin s'avança, encore forte et alerte pour son âge. Elle regarda attentivement Cécile. Sans doute l'examen ne fut pas favorable, car ses yeux se remplirent de larmes.

—Allez vite chercher M. Dornan, dit-elle. Votre pauvre maman s'est trop fatiguée aujourd'hui.

—O mon Dieu! Tu crois? Je cours..

—Reste! dit la malade. J'ai désormais peu d'heures à te donner, ne me prive pas du moindre instant....

—Mère! mère! s'écria le jeune garçon, envahi par l'angoisse, et tombant à genoux près de la chaise, en serrant contre son cœur les mains de la malade.

Cécile eut un sourire heureux.

—Je t'aime, mon Félix!. Tu es si beau, tu es si bon! Tu me rappelles si bien ton père.... Ecoute, souviens-toi de mes dernières pensées.... J'ai été, peut-être, injuste envers Roger ... ton frère.... Il faudra, n'est-ce pas? essayer de lui faire oublier ma préférence pour toi. Promets-moi que tu seras toujours son protecteur, son ami....

—Peux-tu en douter, mère? Oublies-tu que j'aime beaucoup Roger?

—Non! Mais, vois-tu, mon Félix, l'affection, comme l'amour, pour rester puissante et forte, doit être clairvoyante. Ton frère.... aura besoin d'être guidé, éclairé. Si tu remarques en lui quelque penchant mauvais, il ne faudra pas, par faiblesse, craindre de lui résister. Aie toujours confiance en Madeleine, en M. Dornan. Tous deux te protégeront pour l'amour de moi....

Cécile se tut et contempla Félix. Félix allait atteindre l'adolescence. Bien que la fraîcheur de la santé animât son visage, il était d'apparence frêle, avec une mobilité d'expression dénotant une nature nerveuse. Il avait les beaux traits de son père et la timidité douce de Cécile.

Cœur délicat, bon, vraiment dévoué, il souffrait, depuis longtemps, du dépérissement graduel de sa mère et, à l'heure actuelle, où l'instinct du danger terrible pesait sur lui, il s'efforçait en vain de garder une contenance calme, pour recueillir pieusement les dernières paroles de la mourante.

Madeleine s'ingéniait, et sans bruit, à rendre tous les petits services que son expérience lui représentait comme utiles. Elle attendait impatiemment le docteur Dornan, se disant, avec effroi, qu'aucun espoir ne pouvait plus être conservé.

Cécile, haletante, respirait à peine...

—Va chercher Roger, dit-elle à Félix d'une voix presque inintelligible.

Le jeune garçon sortit en courant.

—Madeleine, reprit la mourante, souvenez-vous!.... Rappelez à M. Dornan.... ces lettres.... ces papiers.... il n'en faut user que dans un cas.... bien grave!....

—Ne vous fatiguez pas, madame, j'ai bonne mémoire. Ah! s'il ne fallait que la perdre et donner ma vie avec, pour vous conserver à vos enfants!....

—Mes enfants!......Madeleine!.....

Je suis une mauvaise mère.......Je souffre tant à la pensée que Roger.......Dudu.....est mon fils.....lui aussi!.....

Pour la première fois, depuis la funeste soirée qui avait clos les drames de la Gérandaye, Cécile prononçait le nom de son second mari.

L'effort moral fut trop grand......

Un instant après, le docteur Dornan arrivait, mais nul secours humain ne pouvait ranimer la vie épuisée.

Sur les pas du docteur, entraient Félix et Roger.

Bien de plus charmant, mais aussi de plus troublant que la physionomie intelligente du fils de Maxime, bel enfant de près de sept ans, robuste, agile, admirablement découplé.

A sa vue, la mourante ferma les yeux, puis, par un dernier éclair de volonté, elle posa sa main sur la brune tête bouclée du petit garçon :

—Sois bon! Je te bénis! dit-elle.

A son tour, Félix se pencha pour solliciter un mot, un baiser......, mais la bénédiction donnée au fils du meurtrier avait arrêté le dernier battement du cœur de la mère infortunée.

Une semaine plus tard, le docteur Dornan, Madeleine et les deux jeunes gens s'agenouillaient près du tombeau, où ils venaient de réunir Cécile au père de Félix.

La vieille servante pleurait.

—Pourvu que je vive assez! pensait-elle, en regardant alternativement les deux frères avec une sorte de terreur. Que pouvait craindre Madeleine?

Peut-être une vision intuitive lui représentait-elle, dans l'avenir, une lutte fratricide.

Mais le soleil, écartant les lourds nuages d'une sombre journée, vint envelopper Félix, mettant sur son front une lueur blanche et douce.

Madeleine se releva consolée.

—Se mère le protège déjà! murmura-t-elle, et moi je saurai trouver la force de vivre encore pour lui!

Marchant à côté du docteur Dornan, elle suivit les deux frères qui, appuyés l'un sur l'autre, venaient de reprendre le chemin du château....

FIN.

PROCÉDÉ FACILE POUR RECONNAITRE L'ARSENIC DANS LES PAPIERS PEINTS.—*Le British Medical Journal* indique une méthode bien simple et à la portée de tout le monde : il suffit d'un bec de gaz qu'on fait brûler à bleu.

On découpe dans le papier à essayer une petite bande de 1 à 2 millimètres de largeur et de 1 à 5 centimètres de long; on la présente à la flamme en la tenant à l'extérieur de cette dernière, qui prend aussitôt une coloration grise; on approche des narines la bande encore fumante, et si le papier renferme de l'arsenic, on sent l'odeur alliacée caractéristique de ce corps. Enfin, on examine l'extrémité carbonisée de la bande; si une pellicule rougeâtre recouvre le noir des filaments, et si, en approchant de nouveau la bande de la flamme, celle-ci prend une couleur verte, c'est un indice de la présence du cuivre impliquant celle de l'arsenic, car c'est sous la forme d'arséniate de cuivre que l'arsenic entre dans la fabrication des papiers peints.

Dans un bureau de rédaction. On parle âge, et chacun dit le sien. Un seul, parmi les assistants, s'abstient de faire connaître son état civil.

—Et vous, lui dit-on, quel âge avez-vous, Chose?

Chose, après s'être longtemps fait prier :

—Eh bien! je suis né comme tout le monde.... en 1820!

Dans l'atelier d'un peintre distingué, une mondaine s'arrête devant une toile :

—Oh! quel joli tableau! Que j'aimerais être artiste! Vous devriez bien me dire votre secret pour peindre ainsi!

—Oh! c'est bien simple, madame! vous n'avez qu'à choisir les couleurs nécessaires et les appliquer aux endroits voulus.

—Mille remerciements! Je m'en vais tout de suite à la maison pour commencer.

Joséphine a été chargée par son maître de porter plusieurs lettres à la poste.

—Avez-vous bien fait la commission? demanda le patron en rentrant.

—Oh! monsieur, je m'en flatte, répond Joséphine, et cette fois vous ne me direz pas que je ne fais pas attention, car il y en avait une sur laquelle il y avait écrit "Pressé." Je l'ai mise la première dans la boîte.

Une dame, pas belle du tout, et qui se croit pourtant très jolie, voulait absolument prendre part au concours de beauté.

Son mari s'y oppose :

—Mais, pourquoi ne veux-tu pas? fait la dame.

—Parce que, en t'exposant, c'est surtout moi que tu exposerais.... au ridicule.

Un journal réédite ce vieux dicton alsacien :

Savez-vous ce qu'il faut pour faire une bonne paire de souliers? Pour la semelle, de la langue de femme; c'est inusable; pour l'empeigne, du gosier de chantre; ce ne prend pas l'eau, et pour les talons, de la rancune d'Allemand; ça dure toujours.

On discutait, devant Coline, la date de quelques inventions célèbres.

—Il est certain, dit quelqu'un, que les fenêtres garnies de vitres ne datent guère que du quinzième siècle.

—Vous devez faire erreur, répond Coline, car il me semble bien que, dans les siècles précédents, il était déjà question des carreaux!

FEUILLETON.

UN MYSTÈRE.

PAR HENRI GREVILLE.

I

Dans les immenses salons de l'hôtel de Beaurand, ouvert pour la première fois depuis vingt ans, la foule commençait à s'éclaircir; il n'y avait plus guère de groupes serrés qu'au buffet, où quelques amis s'étaient réfugiés, prenant des forces avant d'aller au Bois. Les femmes, assises, grignotaient un fruit ou un gâteau; les hommes, debout, causaient; on jasait appoialement au sujet de la mariée.

Remarquablement belle, la mariée, sous son voile de dentelle, relevé sous ses cheveux noirs et lourds, et qui faisait à sa beauté un cadre magnifique; tout le monde était d'accord là-dessus. Tous les hommes étaient tentés de la trouver trop belle.

—J'aime mieux un genre de beauté moins imposant, dit un jeune homme fort élégant; je n'oserais jamais conduire aux Bouffes une femme pareille! Et si on ne peut pas emmener sa femme aux Bouffes, alors....

—Tu, je connais tes goûts! C'est une des petites de Peirey qu'il te faut. Epouse, mon cher, épouse! Et tu iras aux Bouffes, je t'en réponds, et à l'Eden, et à la Foire à Neuilly.... Mais tu aimes ça!

—La jeune Mme de Beaurand a un sourire exquis, déclara une douairière de tempérament conciliant.

—Exquis, j'en conviens; c'est une cette femme quand elle sourit.

—Et elle a souri toute la journée, ajouta un troisième. Les coins de la bouche doivent lui faire mal!

—Bah! le bonheur!......

—Le bonheur? Pas tant que ça! Ce n'est pas un mariage d'amour, ai-je ouï dire....

—Et de quoi, alors? Elle est aussi riche que lui.

—Pour le moins!

—Ce n'est pas un mariage d'ambition non plus! Il est capitaine de dragons; c'est très gentil, à trente-deux ans, mais enfin, il n'y a pas là de quoi vous surexciter l'imagination.

—C'est un mariage d'amitié, presque de complaisance, à ce qu'il paraît.

—De quel côté?

—Côté de la mariée, naturellement! Lui, il est amoureux fou. On dit,—je ne parle que d'après ce qu'on m'a raconté,—on dit que Mlle Estelle Brunaire a fini par se laisser toucher, uniquement par bonté d'âme, en voyant Raymond perdre le boire et le manger pour l'amour d'elle. Positivement! il avait maigri, vous savez!

On rit, une dame se récria, un homme renchérit sur cette affirmation hasardée, et finalement on se dispersa au milieu des phrases polies et des poignées de main.

Dans un coin du fumoir, le marié, appuyé sur le bras d'un fauteuil, causait à voix basse avec Théodore Benoist, son camarade de promotion, retiré dans la vie civile depuis quelques années déjà.

—Te voilà heureux! disait Théodore.

—Heureux, sans doute!....pense que j'espère!

—Que peux-tu espérer de plus!

—Me faire aimer d'elle....elle ne m'aime pas....

—Oh! si tu l'entendais parler de toi! Et aujourd'hui, était-elle assez rayonnante!

—Oui; elle rayonne parce qu'elle est bonne, bonne comme la bonté elle-même! Mais elle parle de moi, tu l'as dit......elle a beaucoup, oh! beaucoup d'amitié pour moi; elle n'a pas d'amour. As-tu vu sur son visage rien qui ressemble à cette crainte impatiente des jeunes mariées? Tiens, nous sommes mari et femme depuis tantôt quatre heures : croirais-tu que je n'ai pas pu lui dire un mot à elle toute seule, que je n'ai pas pu lui baiser la main?...

—Dans une réception comme celle-ci, où tu as vu défiler quinze cents personnes, avoue, mon cher Raymond, que la solitude....

—Ah! si elle m'aimait! Je ne sais pas comment elle aurait fait, mais elle en aurait trouvé le moyen.... Vois-tu, moi, je l'adore!

Raymond passa sur son front, où se formait un pli, sa main qui l'effaça, et se leva en souriant.

—Tu l'aimes trop! dit gravement Benoist.

—Oui, j'en ai peur.... Il faudra bien qu'elle m'aime.... Elle m'aimera, n'est-ce pas?

—Je l'espère, et je le souhaite, fit son ami, avec un bon sourire confiant.

—Tu resteras jusqu'au moment de notre départ? Nous prenons le train de six heures, pour aller dîner à Beaurand.... nous y serons à sept heures un quart. Je voudrais te serrer la main au dernier moment.

—Soit. Je vais faire la cour à ta tante. Mme Montelar est adorable aujourd'hui! Elle l'est toujours; je ne connais pas de plus délicieuse vieille femme; mais aujourd'hui, sa joie la rend si touchante!

—Elle est heureuse, elle aussi. Elle aime beaucoup Estelle; elle prétend qu'entre elles deux il y a une analogie surprenante. Je n'ai pas vu cela, mais ce n'est pas une raison. Ma pauvre tante! elle m'a aimé pour tous les autres : pour ma mère, que je n'ai point connue, pour mon père, que j'ai perdu si brusquement, il y a vingt ans....

Raymond s'arrêta et resta pensif.

—Ne pense pas à cela, dit affectueusement son ami. Ce jour ne doit pas être attristé....

—J'y pense toujours, répondit le jeune homme soucieux. Pas un jour ne s'est écoulé depuis lors sans que j'aie revu le visage de mon pauvre père tel qu'on me l'a rapporté.... Cette mort tragique a laissé sur moi une empreinte ineffaçable.

—Sois raisonnable, Raymond; un accident de chasse peut arriver à tout le monde!

—Peut-être.... Le souvenir de cette catastrophe n'a jamais cessé de me hanter un seul jour.

—Voyons, mon ami, je vais te gronder sérieusement! Regarde ta femme, au fond du salon rouge, et dis-toi que, dans trois heures, vous serez seuls chez toi...

—C'est vrai, tu as raison. Merci. A tout à l'heure, tu m'attends, c'est convenu. Je vais m'habiller.

Il se leva, serra la main de son ami et s'éloigna.

Théodore, qui le suivait des yeux, avec un reste de préoccupation, le vit s'approcher du groupe où était assise la jeune mariée.

Elle avait ôté son voile; la tête légèrement tournée de côté, son corps souple jouant aisément dans la robe de soie mate et lourde, d'un blanc doré, elle offrait l'aspect d'un portrait ancien. Son profil régulier, ses beaux yeux noirs, la douceur du regard, l'extraordinaire expression de bonté des lèvres souriantes, donnaient à Estelle un charme plus grand encore que sa beauté. Au milieu des massifs de plantes vertes, dans l'encadrement des guirlandes, des innombrables bouquets blancs de toute forme et de tout aspect, la mariée semblait une jeune déesse entourée d'offrandes virginales, et les accueillait avec bienveillance.

Raymond s'approcha d'elle et lui dit quelques mots. Benoist n'entendait point les syllabes; mais l'attitude de son ami, rien que de la façon dont il avait posé la main sur le dossier de la chaise de sa femme, exprimait une tendresse si absolue, une passion si absorbante, que Théodore en fut ému. Elle répondit à son mari en levant les yeux vers lui; le regard était limpide, le sourire était confiant; un petit rire fit briller ses dents blanches; et elle détourna la tête de l'air d'un enfant qui s'amuse; tout son être respirait la bonne grâce et la tranquillité d'une âme innocente et gaie.

—J'espère bien qu'elle l'aimera! pensa Benoist; ce serait grand dommage si ces deux êtres charmants ne se comprenaient pas entièrement. Ils sont faits l'un pour l'autre.

Tout le monde s'était levé; les parentes et les amies, debout, échangeaient encore des vœux et des paroles d'amitié avec les époux, en ce moment côte à côte. Le capitaine dominait sa femme de toute la tête, mais il était d'une taille exceptionnelle, et seule, Mme Montelar, était aussi grande qu'Estelle. Les cheveux châtains, les yeux bleus, la moustache blonde de Raymond faisaient un brillant contraste avec la beauté brune de sa femme, mais celle-ci possédait en revanche le teint chaudement des blondes, qu'on retrouve parfois uni à des yeux noirs, ce qui en double l'attraction.

—Raymond n'a point su trouver l'analogie entre le cœur de son père et sa femme : je la vois, se dit Benoist; c'est une similitude de lignes générales, une construction analogue de la tête.... Dans quarante ans, Mme de Beaurand sera une Mme Montelar aussi belle, et probablement plus jolie.

Les invités se dispersaient dans les salons, il fit quelques pas en avant, et se trouva à portée des yeux.

—Je cours m'habiller, dit la jeune mariée; et vous, Raymond, dépêchez-vous!

Beaurand s'inclina sur la main que sa femme avait posée sur le dos d'un fauteuil et y déposa un baiser, puis il salua les dernières personnes présentes et sortit.

—Et moi! fit Estelle, il faut aussi que je me prépare. Si nous allions manquer le train! Un jour de noce! Voilà ce qui ne s'est jamais vu.

—Il y a d'autres trains, dit philosophiquement Mme Montelar.

—Et notre Vatel, qui a dû nous préparer un festin magnifique! il serait dans le cas de s'entreprendre de désespoir. Quel début dans une carrière matrimoniale! Je me sauve, adieu!

Elle disparut derrière une portière de tapisserie qui retomba sur elle; les plis de sa traîne la suivirent dans un remous de soie et de dentelle. Sa tante, après avoir accompagné jusqu'à l'escalier les dernières visiteuses, revint vers Benoist, resté au milieu du salon.

—Si je vous gêne, chère madame, dit-il, mettez-moi dans un coin, et ne songez plus à moi. Raymond m'a demandé de rester jusqu'au moment de son départ : il veut me serrer la main encore une fois....C'est un enfantillage, mais nous sommes de si vieux amis!....

—Vous ne me gênez pas, monsieur Benoist, dit Mme de Montelar. Je vais m'asseoir dans ce fauteuil, avec un tabouret sous mes pieds......là, très bien, merci—parce que je suis un peu fatiguée; mais je suis contente aussi, et la joie soutient! Et puis j'aurai tout le temps de me reposer. Je n'irai les rejoindre à Beaurand que dans huit jours.

—C'est long, fit Benoist en souriant; vous ne quittez guère votre neveu, excepté pour les manœuvres.... Quelle mère vous avez été!

—Il le fallait bien, le pauvre petit.... Quand mon frère est mort, Raymond avait douze ans; que voulez-vous que devienne un enfant de cet âge si on ne remplace pour lui les parents qu'il a perdus! Enfin le voilà marié, je suis contente.

—Vous aimez beaucoup votre nièce, à ce que m'a dit Raymond? Elle est charmante.

—Vous ne pouvez pas savoir à quel point elle est charmante! C'est aussi une orpheline : sa mère est morte il y a une douzaine d'années,—heureusement, dirais-je si j'osais!

—Pourquoi?

—C'était une femme triste, malade aussi, je crois. Elle n'aimait pas sa fille et ne s'en occupait jamais; c'est une amie à moi qui a pris soin de la petite, et qui l'a fait élever avec ses propres filles, ce qui a admirablement réussi. Raymond allait dans la maison..... Au fond, je crois que mon amie l'avait choisi pour sa fille aînée, et puis mon neveu s'est follement épris d'Estelle, et il a fallu la lui donner, bon gré, mal gré..... Cela a jeté un froid entre Mme de Peirey et nous.... Ma foi, tant pis! que pouvais-je y faire! Et entre nous, j'aime cent fois mieux Estelle que les petites Peirey, toutes, tant qu'elles sont! Elles sont très gentilles, mais, avec leurs museaux chiffonnés, ce sont de vraies petites perruches d'appartement; tandis que, notre Estelle, c'est une femme! Ce sera une vraie Beaurand!

—Enthousiaste! dit Benoist en souriant.

—Enthousiaste! soit; toujours! toute ma vie! Et cela m'a donné pas mal de joies, allez!

Mme Montelar était restée songeuse; tout à coup elle se leva.

—Je vais voir comment on l'habille, cette enfant; vous permettez? A tout à l'heure.

Elle sortit par la même porte que sa nièce, laissant Benoist à ses méditations.

II

Raymond s'était arrêté sur le palier pour donner quelques ordres; cela fait, il jeta autour de lui le coup d'œil du maître satisfait.

Le riche hôtel avait conservé la fraîcheur des coloris et le brillant des ors, attiédis seulement par vingt années de repos, et plus doux aux regards que dans leur nouveauté.

Les grandes tapisseries, gardées dans la famille depuis plus de deux cents ans, drapaient les murs de marbre, descendaient jusqu'aux marches de l'escalier, où elles traînaient avec des plis somptueux; la lumière tombait d'en haut par une coupole vitrée, encadrée de balustres ajourés, d'où pendaient des étoffes anciennes, brodées et chamarrées d'or; le tapis couleur de pourpre tranchait sur l'éclatante blancheur des pierres; des massifs d'arbustes remplissaient tous les vides; audessus des rampes sculptées, de grandes palmes vertes s'entrecroisaient en berceau, formant une arche triomphale; sous ce dais de joie et de gloire, Raymond avait passé deux heures plus tôt, conduisant sa jeune épouse, vêtue de blanc et couronnée de fleurs virginales; dans un instant ils y passeraient encore, avec de simples costumes de voyage, et à cette pensée le cœur du jeune homme battit plus fort. L'heure où il l'avait amenée dans la vieille maison de son père avait été une heure bénie; mais celle où il l'emmènerait seule avec lui, à lui pour jamais, serait plus heureuse cent fois....

Avec un peu de hâte, il acheva de donner ses instructions pour les jours qui allaient suivre, et appela Michel, son valet de chambre.

—Tout est prêt, dit celui-ci; c'était un homme d'une quarantaine d'années, d'aspect militaire sous le frac et la cravate blanche. J'ai allumé un peu de feu dans la chambre de mon capitaine, parce qu'il n'y faisait pas chaud, en comparaison des salons.....

—C'est bien, Michel, fit distraitement Raymond.

—Et le courrier de mon capitaine est sur le bureau.

—Merci. Tu vas aller dans mon cabinet de toilette, et tu m'attendras; je viens à l'instant. Dis aussi qu'on me prévienne si, par hasard, madame était prête avant moi.

D'un pas nonchalant, en homme qui va accomplir une corvée, Raymond passa dans sa chambre.

C'était celle qu'il avait toujours habitée depuis que la mort de son père avait amené près de lui sa tante Montelar, veuve et sans enfant. Pendant ses vacances de Saint-Cyr, il y avait passé de bien bonnes nuits, endormi jusqu'à huit heures du matin dans le grand lit drapé de rideaux sombres, là-bas dans l'alcôve.

C'était une vaste pièce; un lourd bureau massif près de la fenêtre, un énorme foyer où flambait une grosse bûche, n'arrivaient pas à la faire paraître étroite. Au-dessus de la cheminée, un grand portrait en pied du général de Beaurand occupait la place du miroir. Tous les matins et tous les soirs, quand il habitait Paris, Raymond saluait son père du regard et de la pensée. L'image de sa mère, blonde et fine, s'était effacée de sa mémoire comme les portraits photographiques d'autrefois, dévorés par l'action du soleil et dont il ne reste que quelques lignes insuffisantes; mais il ne voyait toujours son père, tantôt vivant, superbe, droit sur un alezan doré, tantôt mort, livide, étendu sur une civière de branchages, avec cette blessure dans le côté gauche, si singulière qu'on avait parlé jadis non d'un accident, mais d'un meurtre. En entrant dans sa chambre, Raymond regarda le portrait et songea à cette blessure.

Son père lui manquait étrangement en ce jour plus qu'à tout autre. L'affection quasi maladive qu'il avait conservée pour sa mémoire lui avait rendu bien pénibles les actes solennels de cette journée où les êtres chers font partie plus que jamais du bonheur. Dans le jour gris d'une après-midi d'avril, le portrait lui parut plus pâle que de coutume.

Qui donc aurait pu tuer son père? Une vengeance? Tout le monde l'adorait dans le pays; il était reçu sur le pied d'amitié dans toutes les maisons, cinq lieues à la ronde. Le jour fatal, il était seul à la chasse, ayant donné à son garde-chasse l'ordre d'aller reconduire son chien et de lui en amener un autre avec un rabatteur.... En revenant, les hommes avaient trouvé le général mort, presque à l'endroit même où on l'avait quitté, au pied d'une haie, devant un fossé.... Le fusil avait dû partir pendant que M. de Beaurand sautait la haie.... Qui donc aurait pu tuer le général, et pourquoi?

Raymond secoua l'idée importune et s'approcha du bureau. Une grande photographie d'Estelle, bien en lumière, trônait devant son buvard; calme, l'air bon, les mains croisées, elle le regardait avec une confiance affectueuse.

—Chère! chère! murmura-t-il en posant ses lèvres sur la glace qui la recouvrait.

Ce froid contact lui fut désagréable; il retira la photographie de son cadre et la baisa passionnément, avec le battement de cœur qui, depuis le matin, ne l'avait guère quitté.

Comme il la reposait sur le bureau, il vit sur un plateau une masse compacte de cartes, de lettres, de télégrammes de toutes couleurs et de toutes dimensions.

—Ah! mon Dieu! pensa-t-il, est-ce qu'il va falloir que je lise tout cela?

Afin de se débarrasser de l'ennuyeuse besogne, il regarda sa montre; mais sa montre lui laissait le temps de dépouiller la correspondance. Autant valait en finir, pour être libre ensuite.... cet "ensuite", qui résumait pour lui toutes les ivresses. D'une main résignée il saisit la première enveloppe venue, la décacheta et lut patiemment ce qu'elle contenait.

Cartes d'amis absents, avec un mot affectueux; cartes d'indifférents, sans rien du tout; ordres de fournisseurs, demandes de domestiques, désireux d'entrer au service de monsieur ou à celui de madame : l'une après l'autre, Raymond décachetait les enveloppes, lisait et classait les papiers; les inutiles d'un côté, ceux qui méritaient une réponse de l'autre, avec la promptitude et la méthode qu'apportent à cette besogne les gens pour qui le temps et l'espace sont précieux.

Par deux fois, impatient d'en finir, il regarda sa montre, et, voyant qu'il en avait encore le temps, il continua son travail, s'astreignant à le faire pour maîtriser les impatiences, les désirs fous qui le saisissaient à tout instant. D'ailleurs, il n'avait pas, en tout, dépensé dix minutes.

Son valet de chambre entra et s'assura que tout était en ordre.

—Je viens, Michel, dit Raymond sans se retourner.

La porte se referma.

Encore deux cartes...... c'était tout. Il se leva. Une lettre tombée au pied de son bureau attira son attention : il la ramassa et la regarda avec quelque surprise.

C'était une enveloppe commune; l'écriture de l'adresse, irrégulière, comme celle des gens qui n'écrivent presque jamais, montait vers le coin supérieur. "A monsieur Raymond de Beaurand, en son hôtel, rue de Lille Paris."

—Je n'aime point la figure de cette lettre, pensa Raymond.

Elle ressemblait pourtant, par l'apparence extérieure, à plusieurs de celles qu'il venait de lire, émanées de domestiques sans place; il l'ouvrit.

La feuille de papier qu'elle contenait était couverte de lignes serrées d'une écriture mal habile, mais résolue; on voyait que l'écrivain avait dû faire un brouillon et le copier avec persistance : trois pages étaient pleines; sur la quatrième, il y avait seulement quelques mots et une adresse. Raymond resta debout, se mit à lire.

Dès les premières lignes, il s'appuya au dossier du fauteuil, les yeux hagards, le visage décomposé. Après un instant de lutte, il s'assit, posa la feuille sur la table, car ses mains tremblaient, et recommença sa lecture avec un soin minutieux. Les mots dansaient devant lui : il dut appuyer une main sur le papier et suivre du doigt les lignes pour ne pas en perdre le sens.

Il lut deux fois, puis se rejeta en arrière et pensa.

Ce qu'il pensait devait être épouvantable, car la sueur perlait en grosses gouttes à son front et il ne songeait pas à l'essuyer; se sentant oppressé, il se leva, ouvrit brusquement la fenêtre, respira à pleins poumons et vint se rasseoir devant la feuille de papier.

A plus d'une reprise, il chercha dans les lignes une phrase, un mot qu'il relisait; puis il retomba dans sa méditation. Michel, dans la pièce voisine, faisait du bruit avec les ustensiles de toilette, pour l'avertir; une fois même, il passa la tête dans l'entrebâillement discret de la porte : l'aspect de son maître le terrifia tellement qu'il n'osa rien dire et qu'il se retira, en proie à une mortelle inquiétude.

Raymond pensait toujours. Plusieurs fois, il fit un mouvement brusque, comme un homme qui a trouvé la solution d'un problème; puis, se reportant au papier placé devant lui, il retombe dans l'attitude de l'accablement.

—Si j'appelais Benoist? se dit-il.

L'impossibilité de communiquer à un autre ce qu'il venait d'apprendre lui apparut aussi évidente que la lumière du jour, et il demeura immobile.

Le timbre de sa pendule de voyage résonna une fois; il regarda : cinq heures et demie; il n'avait plus un instant à perdre, s'il ne voulait pas manquer le train. Il se leva, indécis, chancelant. Toute l'énergie du capitaine de Beaurand avait disparu; il ne restait plus qu'un pauvre homme accablé sous un coup tel que nul n'y pouvait résister.

—Mon capitaine, hasarda Michel, en tournant la poignée de la porte.

—Laisse-moi! cria Raymond d'une voix étranglée.

Ses yeux tombèrent sur la lettre.... il la prit, la roula en boule et la jeta dans le foyer, où elle flamba instantanément; les débris de papier noirci s'envolèrent dans la cheminée avec quelques étincelles; Raymond les suivit des yeux, toujours chancelant, comme ivre.

Le froufrou d'une robe de soie se fit entendre dans le corridor, à sa porte. La voix d'Estelle l'accompagnait.

—Et moi qui avais peur de n'être pas prête! disait-elle en riant.

—Raymond! dit Mme Montelar en frappant à la porte, tu vas manquer le train.

—Laissez-le donc, ma tante, ce sera si drôle! fit Estelle gaiement.

—Je viens! répondit-il d'une voix forte. Encore cinq minutes. Et il alla fermer la fenêtre.

Les deux femmes s'éloignèrent en riant.

Il avait repris son attitude ordinaire; debout, il se tenait droit comme un fût. Avec une véhémence passionnée, il saisit la photographie d'Estelle et la pressa sur sa bouche; mais à peine ses lèvres l'avaient-elles touchée qu'il la retira avec horreur; plongeant ses yeux dans les yeux du portrait, il semblait lui adresser une adjuration muette; soudain, il allait encore la baiser, lorsque, se reprenant avec violence, il déchira le carton en plusieurs morceaux, qu'il jeta dans la cheminée, où ils s'éparpillèrent sans qu'il y prît garde.

Il ouvrit alors une armoire et en tira sa boîte de pistolets d'ordonnance, qu'il examina. Ils étaient en bon état, prêts à servir. Il en prit un, le désarma, l'arma à nouveau et, le saisissant d'une main ferme, il se dirigea vers le portrait du général. Sans se troubler, il découvrit sa poitrine, et regarda l'image de son père.

Il la regarda longtemps, avec des yeux pleins de douleur et de tendresse.... Que lui disait-il, pendant cette contemplation muette? Etait-ce une prière, ou seulement l'expression d'un amour filial exalté jusqu'à frôler la démence? Au moment où, brûlé de fièvre, les yeux de Raymond se remplissaient de larmes, il posa le canon du pistolet sur son cœur et tomba mort, son arme à la main.

III

On ne saurait décrire la stupeur qui suivit. La première impression fut que cela ne pouvait pas être arrivé et que toute la maison était le jouet d'une atroce hallucination.

Michel s'était précipité le premier dans la chambre; avant que le bruit de la détonation eût cessé de retentir, il avait vu tomber son capitaine. Agenouillé près de lui, il essaya de mettre la main sur le cœur, et retira ses doigts ensanglantés avec une émotion qui le jeta à terre, brisé, sans voix.

Mme Montelar et Estelle accoururent presque aussitôt, croyant à un accident d'arme à feu, espérant que ce ne serait rien, avec la confiance des gens heureux qui ne peuvent admettre la brutalité d'un malheur immérité. A la vue de son neveu étendu sur le dos, Mme Montelar s'accrocha au chambranle de la porte, incapable de tout mouvement. Estelle, qui la suivait, entra dans la chambre, fit deux ou trois pas et s'arrêta, prise d'effroi devant la terrible apparition de la mort, qu'elle voyait pour la première fois. Dans son léger costume de soie gris argent, vêtue et coiffée pour le départ, des fleurs à son chapeau, une ombrelle à la main, elle était l'image même de la vie et de la joie. Après le premier mouvement de terreur, elle s'approcha timidement et se pencha sur Raymond. Dans ce mouvement, sa robe effleura le filet de sang qui coulait encore sur le parquet.

—Il n'est que blessé, dites, Michel? fit-elle à voix basse. Il faut aller chercher un médecin.

La chambre s'était remplie de domestiques effarés. Benoist entra, et sa présence commanda aussitôt l'ordre et le silence. Sans s'arrêter à chercher la vie dans le corps étendu à ses pieds, il le leva et le porta sur le lit. Michel avait recouvré ses sens et l'aida. Deux hommes furent envoyés chez deux chirurgiens célèbres, dans deux quartiers différents, et le personnel fut expédié à ses affaires.

—Votre maître vient d'être victime d'un accident, dit-il d'une voix calme; c'est une chose qui n'est pas rare. Lorsqu'il sera sorti de son évanouissement, nous verrons ce qu'il conviendra de faire. En attendant la venue du médecin, on ne vous demande que le silence.

Le ton de cette voix mâle avait rétabli une sorte de confiance : la valetaille se retira, presque convaincue que le malheur était, en effet, accidentel. Les portes furent fermées, et Benoist se trouva seul avec Michel et les deux femmes devant le corps de son ami.

—Il n'est qu'évanoui, n'est-ce pas, monsieur? dit Mme Montelar, qui était parvenue à gagner un siège.

Benoist secoua tristement la tête.

—Vous êtes en état de m'entendre toutes deux, dit-il. Raymond est mort; ses doigts sont déjà glacés et se raidissent. Ce qu'il importe maintenant de savoir, et aussi de cacher, peut-être, c'est la cause de sa mort.

—Un accident, murmura Mme Montelar en se tordant les mains; ce ne peut être qu'un accident, monsieur Benoist! Ce malheureux enfant, dans son bonheur, aura été imprudent! Il avait la tête perdue de joie, ce matin, avant le départ pour l'église...., il me disait; "Je suis fou, ma bonne tante, absolument fou de joie!"

Estelle ne disait rien; elle était restée debout, au milieu de la chambre et regardait son mari avec des yeux profonds, pleins de pitié. Benoist l'examinait, étonné de la voir si calme.

—Et vous, madame, lui dit-il, croyez-vous que ce soit un accident?

Elle n'avait pas répondu, n'étant point accoutumée à s'entendre appeler madame. Il fit un pas vers elle.

—Madame de Beaurand, fit-il, croyez-vous aussi que la mort de votre mari soit due à un accident?

—Certainement, monsieur, répondit-elle; autrement, qu'est-ce que cela pourrait être?

Elle avait tourné les yeux vers lui. Un léger tremblement fit frissonner la soie de sa robe lorsqu'elle rencontra le regard inquisiteur, presque dur, qui semblait vouloir fouiller dans sa conscience.

Un cri de douleur éclata dans la chambre. C'était Mme Montelar, qui, enfin revenue de son saisissement, s'était approchée du lit et, en touchant la main déjà roidie de son neveu, venait de sentir l'horreur de sa perte. Elle tomba à genoux le long du lit, avec des sanglots entrecoupés de paroles indistinctes. Dans ces riches vêtements qu'elle avait conservés, le spectacle de cette vieille femme en proie au désespoir était déchirant.

Estelle s'avança vers elle et l'entoura de ses bras; son beau visage était empreint d'une commisération sans bornes.

—Ma tante, ma bonne tante, dit-elle à voix basse, pour l'amour de lui, soyez patiente, soyez résignée....

—Oh! s'écria Mme Montelar, vous ne le connaissiez guère; vous pouvez parler de résignation; mais moi, qui l'aimais depuis sa naissance!

Une expression de souffrance, de gêne, presque de mortification, passa sur la figure d'Estelle; sans se laisser rebuter, pourtant, elle se pencha sur la vieille femme :

—Aidez-moi, monsieur, dit-elle en même temps à Benoist, qui prit Mme Montelar sous l'autre bras. A eux deux, ils la firent asseoir dans un fauteuil, tout contre le lit.

—Vous devriez l'emmener, dit le jeune homme à Mme de Beaurand.

—Emmenez-la, si elle y consent, répondit Estelle sans le regarder. Moi, ma place est ici..... Je suis sa femme.

Benoist attacha sur elle un de ces regards qui vont jusqu'au fond d'une âme. Elle le supporta tranquillement, un peu étonnée de cette persistance, qu'elle trouvait inconvenante.

—Vous êtes surpris, je crois, de ne pas me voir pleurer, dit-elle avec une sorte de hauteur; je ne puis jamais pleurer quand je suis très émue. Heureux ceux qui ont le don des larmes!

Sa main caressante alla se poser sur l'épaule de Mme Montelar et s'y appuya avec une tendresse apitoyée qui fut sentie de la pauvre femme, car elle répondit en serrant cette main attendrie; puis elle retomba dans ses plaintes.

Mme de Beaurand resta immobile, debout derrière sa tante, jusqu'à ce qu'on annonçât le médecin. Michel, qui s'était assis sur une chaise près de la fenêtre et qui n'avait pas fait un geste ni laissé échapper un son depuis le moment où son maître avait été porté sur le lit, se leva brusquement et s'approcha.

Le médecin n'était ni l'un ni l'autre des chirurgiens illustres demandés par Benoist. C'était un petit médecin de quartier pris au hasard et amené par un des domestiques. Il entra timidement, salua ou il, découvrit la blessure où le sang s'était coagulé, fit quelques percussions et, se tournant vers Benoist, il dit à voix basse :

—La balle a traversé le cœur : la mort a été instantanée.

—Je vous remercie, monsieur, dit Benoist d'un ton calme. Il faudra, je pense, prévenir la police?

A ce mot, les deux femmes se regardèrent d'un même mouvement, avec la répulsion qu'inspire une idée semblable à des personnes élevées dans les régions supérieures de la société.

—Mais oui, monsieur, certainement, dit le petit médecin.

Il avait entendu parler de ce mariage, par lequel tout le quartier était en rumeur depuis le matin; sans être au courant des faits, il se doutait bien que la jeune dame en gris clair devait être la mariée de tantôt; il la regardait avec une certaine stupéfaction : elle était très pâle, mais si calme, et toujours gracieuse dans sa robe de gris-perle.....

—C'est bien, dit brièvement Benoist. Si vous voulez venir avec moi, monsieur, nous allons à la préfecture.

—Mais, fit le médecin, c'est ordinairement chez le commissaire de police du quartier.

—Eh bien, allez-y, monsieur, et remplissez votre devoir. Moi, je vais tâcher de rencontrer le préfet de police. La mort du capitaine de Beaurand étant purement accidentelle, il importe qu'on en soit informé....

—Pardon, monsieur, fit le médecin, je ne crois pas que la mort soit accidentelle.

—Pourquoi, monsieur? fit Benoist d'un air hautain.

—A cause de l'aspect de la blessure : le canon de l'arme a touché la chemise, il y a une brûlure très visible.... Ce n'est pas un accident....

Benoist serra le bras du médecin et, d'une voix qui s'imposait :

—En examinant mieux, monsieur, vous reviendrez sur votre opinion. La présence de ces dames vous gêne, je le vois.... Mesdames, veuillez vous retirer, c'est indispensable.

Mme Montelar s'était levée avec la soumission particulière que les femmes bien élevées apportent à l'accomplissement de tout ce qui touche aux convenances. Estelle passa le bras de la vieille dame sous le sien, et fit deux pas vers la porte.

—Non, attendez, dit la tante du mort : laissez-moi l'embrasser..... mon beau Raymond, mon brave Raymond, mon neveu, mon fils.... Comme son pauvre père..... la même chose! Quelle fatalité!

Elle s'était penchée sur le lit et couvrait de baisers le visage encore presque tiède, où s'était établi un calme surhumain.

—Assez, madame, dit Benoist en l'entraînant, mais d'une main ferme.

—Et vous, Estelle, vous ne l'embrassez pas? fit douloureusement Mme Montelar. C'était votre mari, mon enfant, votre mari devant Dieu et devant les hommes.... Embrassez-le!

Docilement, quoique son visage fût d'une pâleur livide, la jeune femme se pencha sur Raymond et mit un baiser sur son front. C'était le premier qu'il eût reçu d'elle, c'était la première fois qu'elle s'approchait de lui. Une heure auparavant, tout le pauvre être endormi eût vibré à ce léger contact. Estelle recula ses lèvres saisies du froid de la mort, puis, se reprochant sa faiblesse, posa un second baiser sur la face blême, pendant qu'une larme tombait [illegible] paupières fermées.

Benoist l'observait toujours. Le médecin semblait surpris de voir une femme montrer un tel sang-froid en de telles circonstances. Estelle, sans s'occuper d'eux, prit sous le sien le bras de Mme Montelar et l'emmena dans sa chambre.

Quand le médecin fut seul avec Michel et Benoist, il s'approcha du cadavre